

les aurait mieux mérités qu'un Dieu? qui les aurait plus facilement obtenus, ou avec une pareille magnificence? Quelle troupe de gardes l'environnerait! quelle serait la beauté de sa cour! quelle pourpre éclaterait sur ses épaules! quel or reluirait sur sa tête! quelles délices lui préparerait toute la nature, qui obéit si ponctuellement à ses ordres! Ce n'est point sa pauvreté et son indigence qui l'a privé des plaisirs: il les a volontairement rejetés. Ce n'est point sa faiblesse, ni son impuissance, ni quelque coup imprévu de la fortune ennemie qui l'a jeté dans la pauvreté, dans les douleurs et dans les opprobres: mais il a choisi cet état. « Il a jugé, dit Tertullien<sup>1</sup>, que ces biens, ces contentements, cette gloire étaient indignes de lui et des siens: » *« Indignam sibi et suis judicavit. Il a cru que cette grandeur étant fautive et imaginaire, elle ferait tort à sa véritable excellence. Et ainsi, dit le même auteur, « en ne la voulant pas, il l'a rejetée: ce n'est pas assez; en la rejetant, il l'a condamnée: il va bien plus loin, en la condamnant, le dirai-je? oui, chrétiens, ne craignons pas de le dire, il l'a mise parmi les pompes du diable auxquelles nous renonçons par le saint baptême: » Igitur quam noluit, rejecit; quam rejecit, damnavit; quam damnavit, in pompa diaboli deputavit.* C'est la sentence que prononce le Sauveur naissant contre toutes les vanités des enfants des hommes. Voilà la gloire du monde bien traitée: il faut voir qui se trompe, de lui, ou de nous. Ce sont les paroles de Tertullien qui sont fondées sur cette raison. Il est indubitable que le Fils de Dieu pouvait naître dans la grandeur et dans l'opulence; par conséquent, s'il ne les veut point, ce n'est point par nécessité, mais par choix; et Tertullien a raison de dire qu'il les a formellement rejetés: *Quam noluit, rejecit.* Mais tout choix vient du jugement: il y a donc un jugement souverain par lequel Jésus-Christ naissant a donné cette décision importante: que les grandeurs du siècle n'étaient pas pour lui, qu'il les devait rejeter bien loin. Et ce jugement du Sauveur, n'est-ce pas la condamnation de toutes les pompes du monde? *Quam rejecit, damnavit.* Le Fils de Dieu les méprise; quel crime de leur donner notre estime! quel malheur de leur donner notre amour! Est-il rien de plus nécessaire que d'en détacher nos affections? Et c'est pourquoi Tertullien dit que nous les devons renoncer, par l'obligation de notre baptême. *Et hoc vobis signum:* c'est la crèche, c'est la misère, c'est la pauvreté de ce Dieu enfant, qui nous montrent qu'il n'est rien de plus

<sup>1</sup> Tertull. de Idolat. n° 18.

<sup>2</sup> Ibid.

méprisable que ce que les hommes admirent si fort.

Ah! que la superbe philosophie cherche de tous côtés des raisonnements contre l'amour désordonné des richesses, qu'elle les étale avec grande emphase; combien tous ses arguments sont-ils éloignés de la force de ces deux mots: Jésus-Christ est pauvre, un Dieu est pauvre? Et que nous sommes bien insensés de refuser notre créance à un Dieu qui nous enseigne par ses paroles, et confirme les vérités qu'il nous prêche, par l'autorité infaillible de ses exemples! Après cela je ne puis plus écouter ces vaines objections que nous fait la sagesse humaine: Un Dieu ne devait pas se montrer aux hommes, qu'avec une gloire et un appareil qui fût digne de sa majesté. Certes notre jugement, chrétiens, est étrangement confondu par les apparences et par la tyrannie de l'opinion, si nous croyons que l'éclat du monde ait quelque chose digne d'un Dieu, qui possède en lui-même la souveraine grandeur. Mais voulez-vous que je vous dise au contraire ce que je trouve de grand, d'admirable, ce qui me paraît digne véritablement d'un Dieu conversant avec les hommes? C'est qu'il semble n'être paru sur la terre que pour fouler aux pieds toute cette vaine pompe, et braver, pour ainsi dire, par la pauvreté de sa crèche, notre faste ridicule et nos vanités extravagantes. Il a vu, du plus haut des cieux, que les hommes n'étaient touchés que des biens sensibles et des pompes extérieures. Il s'est souvenu, en ses bontés, qu'il les avait créés au commencement, pour jouir d'une plus solide félicité. Touché de compassion, il vient en personne les désabuser, non par sa doctrine, mais par ses exemples, de ces opinions non moins fausses et dangereuses qu'elles sont établies et invétérées. Car voyez où va son mépris: non-seulement il ne veut point de grandeurs humaines; mais pour montrer le peu d'état qu'il en fait, il se jette aux extrémités opposées. Il a peine à trouver un lieu assez bas par où il fasse son entrée au monde: il rencontre une étable à demi ruinée; c'est là qu'il descend. Il prend tout ce que les hommes évitent, tout ce qu'ils craignent, tout ce qu'ils méprisent, tout ce qui fait horreur à leurs sens; pour faire voir combien les grandeurs du siècle lui semblent vaines et imaginaires. Si bien que je me représente sa crèche, non point comme un berceau indigne d'un Dieu, mais comme un char de triomphe, où il traîne après lui le monde vaincu. Là sont les terreurs surmontées, et là les douceurs méprisées; là les plaisirs rejetés, et ici les tourments soufferts: rien n'y manque, tout est complet. Et il me semble qu'au milieu d'un si beau triomphe, il nous dit avec une contenance

assurée: « Prenez courage, j'ai vaincu le monde: » *Confidite: ego vici mundum*<sup>1</sup>; parce que par la bassesse de sa naissance, par l'obscurité de sa vie, par la cruauté et l'ignominie de sa mort, il a effacé tout ce que les hommes estiment, et désarmé tout ce qu'ils redoutent. *Et hoc vobis signum:* « Voilà le signe que l'on nous donne pour reconnaître notre Sauveur. »

Accourez de toutes parts, chrétiens, et venez connaître à ces belles marques le Sauveur qui vous est promis. Oui, mon Dieu, je vous reconnais, vous êtes le libérateur que j'attends. Les Juifs espèrent un autre Messie, qui les comblera de prospérités, qui leur donnera l'empire du monde, qui les rendra contents sur la terre. Ah! combien de Juifs parmi nous! combien de chrétiens qui désiraient un Sauveur qui les enrichît, un Sauveur qui contentât leur ambition, ou qui voulût flatter leur délicatesse! Ce n'est pas là notre Jésus-Christ. A quoi le pourrions-nous reconnaître? Écoutez; je vous le dirai, par de belles paroles d'un ancien Père: *Si ignobilis, si inglorius, si inhonorabilis, meus erit Christus*<sup>2</sup>: « S'il est méprisable, s'il est sans éclat, s'il est bas aux yeux des mortels; c'est le Jésus-Christ que je cherche. » Il me faut un Sauveur qui fasse honte aux superbes, qui fasse peur aux délicats de la terre, que le monde ne puisse goûter, que la sagesse humaine ne puisse comprendre, qui ne puisse être connu que des humbles de cœur. Il me faut un Sauveur qui brave, pour ainsi dire, par sa généreuse pauvreté nos vanités ridicules, extravagantes; qui m'apprenne par son exemple que tout ce que je vois n'est qu'un songe; que je dois rapporter à un autre et mes craintes et mes espérances; qu'il n'y a rien de grand que de suivre Dieu, et tenir tout le reste au-dessous de nous; qu'il y a d'autres maux que je dois craindre et d'autres biens que je dois attendre. Le voilà, je l'ai rencontré, je le reconnais à ces signes; vous le voyez aussi, chrétiens<sup>3</sup>. Reste à considérer maintenant si nous le croirons.

Il y a deux partis formés: le monde d'un côté, Jésus-Christ de l'autre. On va en foule du côté du monde, on s'y presse, on y court, on croit qu'on n'y sera jamais assez tôt. Jésus est pauvre et abandonné: il a la vérité, l'autre l'apparence: l'un a Dieu pour lui, l'autre a les hommes. Il est bien aisé à choisir. Mais ce monde a de magnifiques promesses: là les délices, les réjouissances, l'applaudissement, la faveur: vous pourrez vous

<sup>1</sup> Joan. XVI, 33.

<sup>2</sup> Tertull. adv. Marcion. lib. III, n° 17.

<sup>3</sup> Vous l'avez connu, mes chères sœurs, puisque vous avez aimé son dépouillement; puisque sa pauvreté vous a plu; puisque vous l'avez épousé avec tous ses elous, toutes ses épines, avec toute la bassesse de sa crèche et toutes les rigueurs de sa croix. Mais nous, mes frères, que choisirons-nous?

venger de vos ennemis; vous pourrez posséder ce que vous aimez; votre amitié sera recherchée: vous aurez de l'autorité, du crédit; vous trouverez partout un visage gai et un accueil agréable: il n'est rien tel, il faut prendre parti de ce côté-là. D'autre part Jésus-Christ se montre avec un visage sévère. Mon Sauveur, que ne promettez-vous de semblables biens? que vous seriez un grand et aimable Sauveur, si vous vouliez sauver le monde de la pauvreté! L'un lui dit: Vous seriez mon Sauveur, si vous vouliez me tirer de la pauvreté: Je ne vous le promets pas. Combien lui disent en secret: Que je puisse contenter ma passion: Je ne le veux pas: Que je puisse seulement venger cette injure: Je vous le défends: Le bien de cet homme m'accommoderait; je n'y ai point de droit; mais j'ai du crédit: N'y touchez pas, ou vous êtes perdu. Qui pourrait souffrir un maître si rude? Retirons-nous; on n'y peut pas vivre. Mon Sauveur, que vous êtes rude! Mais du moins que promettez-vous? de grands biens. Oui; mais pour une autre vie! Je le prévois, vous ne gagnerez pas votre cause: le monde emportera le dessus: c'en est fait, je le vois bien, Jésus va être condamné encore une fois. On nous donne un signe pour vous connaître, mais c'est un signe de contradiction. Il s'en trouvera, même dans l'Église, qui seront assez malheureux de le contredire ouvertement par des paroles et des sentiments infidèles: mais presque tous le contrediront par leurs œuvres. Et ne le condamnons-nous pas tous les jours? Quand nous prenons des routes opposées aux siennes, c'est lui dire secrètement qu'il a tort, et qu'il devait venir comme les Juifs l'attendent encore. S'il est votre Sauveur, de quel mal voulez-vous qu'il vous sauve? Si

<sup>1</sup> Mon Sauveur, vous êtes trop incompatible, on ne peut s'accommoder avec vous, la multitude ne sera pas de votre côté. Aussi, mes frères, ne la veut-il pas. C'est la multitude qu'il a noyée par les eaux du déluge, c'est la multitude qu'il a consumée par les feux du ciel; c'est la multitude qu'il a abîmée dans les flots de la mer Rouge; c'est la multitude qu'il a reprouvée, autant de fois qu'il a maudit dans son Évangile le monde et ses vanités: c'est pour engloutir cette malheureuse et damnable multitude dans les cachots éternels, que « l'enfer, dit le prophète Isai<sup>4</sup>, s'est dilaté démesurément; et les forts et les puissants, et les grands du monde s'y précipitent en foule. » O monde! ô multitude! ô trompe innombrable! je crains ta société malheureuse. Le nombre ne me défendra pas contre mon juge, la foule des témoins ne me justifiera pas; ma conscience [m'accuse]: je crains que mon Sauveur ne se change en juge implacable: *Sicut letatus est Dominus super vos bene vobis faciens, vosque multiplicans; sic letabitur disperdens vos atque subvertens*<sup>5</sup>: « Comme le Seigneur s'est plu à vous bénir et à vous multiplier, ainsi se plaira-t-il à vous détruire et à vous ruiner. » Quand Dieu entreprendra d'égaliser sa justice à ses miséricordes et de venger ses bontés si indignement méprisées, je ne me sens pas assez fort pour soutenir l'effort redoutable, ni les coups incessamment redoublés d'une main si rude et si pesante. Je me ris des jugements des hommes du monde et de leurs folles pensées.

<sup>4</sup> Isai, v. 14. — <sup>5</sup> Deut. XXVIII, 65.

vos plus grand mal c'est le péché, Jésus-Christ est votre Sauveur : mais s'il était ainsi, vous n'y tomberiez pas si facilement. Quel est donc votre plus grand mal? c'est la pauvreté, c'est la misère? Jésus-Christ n'est plus votre Sauveur; il n'est pas venu pour cela. Voilà comme l'on condamne le Sauveur Jésus.

Où irons-nous, mes frères, et où tournerons-nous nos desirs? Jusqu'ici tout favorise le monde, le concours, la commodité, les douceurs présentes. Jésus-Christ va être condamné : on ne veut point d'un Sauveur si pauvre et si nu. Irions-nous? prendrons-nous parti? Attendons encore : peut-être que le temps changera les choses. Peut-être! il n'y a point de peut-être; c'est une certitude infailible. Il viendra, il viendra ce terrible jour, où toute la gloire du monde se dissipera en fumée; et alors on verra paraître dans sa majesté ce Jésus autrefois né dans une crèche, ce Jésus autrefois le mépris des hommes, ce pauvre, ce misérable, cet imposteur, ce samaritain, ce pendu. La fortune de ce Jésus est changée. Vous l'avez méprisé dans ses disgrâces; vous n'aurez pas de part à sa gloire. Que cet avènement changera les choses! Là ces heureux du siècle n'oseront paraître; parce que se souvenant de la pauvreté passée du Sauveur, et voyant sa grandeur présente, la première sera la conviction de leur folie, et la seconde en sera la condamnation. Cependant ce même Sauveur laissant ces heureux et ces fortunés, auxquels on applaudissait sur la terre, dans la foule des malheureux, il tournera sa divine face au petit nombre de ceux qui n'auront pas rougi de sa pauvreté, ni refusé de porter sa croix. Venez, dira-t-il, mes chers compagnons, entrez en la société de ma gloire, jouissez de mon banquet éternel.

Apprenons donc, mes frères, à aimer la pauvreté de Jésus : soyons tous pauvres avec Jésus-Christ. Qui est-ce qui n'est pas pauvre en ce monde, l'un en santé, l'autre en biens; l'un en honneur, et l'autre en esprit? Tout le monde est pauvre; aussi n'est-ce pas ici que les biens abondent : c'est pourquoi le monde pauvre en effets ne débite que des espérances; c'est pourquoi tout le monde désire, et tous ceux qui désirent sont pauvres et dans le besoin. Aimez cette partie de la pauvreté qui vous est échue en partage, pour vous rendre semblables à Jésus-Christ; et pour ces richesses que vous possédez, partagez-les avec Jésus-Christ. Compatissez aux pauvres, soulagez les pauvres; et vous participerez aux bénédictions que Jésus a données à la pauvreté. Chrétiens, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, « qui étant « si riche par sa nature, s'est fait pauvre pour l'a-  
mour de nous, pour nous enrichir par sa pau-

« vreté ». » Détrompons-nous des faux biens du monde. Comprenons que la crèche de notre Sauveur a rendu pour jamais toutes nos vanités ridicules. Oui certainement, ô mon Seigneur Jésus-Christ! tant que je concevrai bien votre crèche, vos saintes humiliations, les apparences du siècle ne me surprendront point par leurs charmes, elles ne m'éblouiront point par leur vain éclat; et mon cœur ne sera touché que de ses richesses inestimables, que votre glorieuse pauvreté nous a préparées dans la félicité éternelle. Amen.

## FRAGMENT

## D'UN AUTRE SERMON

SUR LE MÊME MYSTÈRE<sup>1</sup>.

Dieu unique dans ses perfections : comment il les communique à l'homme. Orgueil, cause de sa chute : incarnation du Fils de Dieu; remède à cette maladie.

Comme Dieu est unique en son essence, il est impénétrable en sa gloire, il est inaccessible en sa hauteur et incomparable en sa majesté : il est en nous, et nous ne pouvons l'atteindre. C'est pourquoi l'Écriture nous dit si souvent qu'il est plus haut que les cieux et plus profond que les abîmes; qu'il est caché en lui-même par sa propre lumière et que « toutes les créatures sont comme un rien « devant sa face : » *Ommes gentes quasi non sint, sic sunt coram eo, et quasi nihilum et inane reputatae sunt ei*<sup>3</sup>.

Le docte Tertullien, écrivant contre Marcion, nous explique cette vérité par ces magnifiques paroles : *Summun magnum ipsa sua magnitudine solitudinem possidens, unicum est*<sup>4</sup>. Les expressions de notre langue ne reviennent pas à celles de ce grand homme; mais disons après lui, comme nous pourrions, que Dieu étant grand souverainement, il est par conséquent unique, et qu'il se fait par son unité une auguste solitude, parce que rien ne peut l'égaliser ni l'atteindre, ni en approcher, et qu'il est de tous côtés inaccessible.

Plus à fond : il n'y a point de grandeur en la

<sup>1</sup> II. Cor. VIII, 9.

<sup>2</sup> Ce fragment renferme le morceau du sermon sur la Nativité, qui s'est trouvé si semblable, dans la plupart de ses parties, à celui qu'on vient de lire : nous le donnons ici comme essentiellement lié au sermon qui précède, et pouvant servir à compléter les matières qui en font le sujet. (Édit. de Déforis.)

<sup>3</sup> Is XL, 17.

<sup>4</sup> *Ex defectione æmuli solitudinem quandam de singularitate præstantia sua possidens, unicum est.* Telles sont les paroles de Tertullien, *adv. Marcion.* lib. I, n° 4, que Bossuet a mises en marge de son manuscrit, et qu'il a converties en celles qu'il rapporte ici, sans doute pour rendre plus claire la pensée de l'auteur. (Édit. de Déforis.)

créature qui ne se démente par quelque endroit qui soit soutenu de toutes parts; et tout ce qui s'élève d'un côté s'abaisse de l'autre. Celui-là est relevé en puissance, mais médiocre en sagesse : cet autre aura un grand courage, mais qui sera mal secondé par la force de son esprit ou par celle de son corps. La probité n'est pas toujours avec la science, ni la science avec la conduite. Enfin, sans faire ici le dénombrement de ces infinis mélanges, par lesquels les hommes sont inégaux à eux-mêmes, il n'y a personne qui ne voie que l'homme est un composé de pièces très-inégales, qui ont leur fort et leur faible : il n'y a rien de si fort qui n'ait son faible; il n'y a rien de si haut qui ne tienne au plus bas par quelque endroit. Dieu seul est grand en tous points, parce qu'il possède tout en son unité, parce qu'il est tout parfait, et en un mot tout lui-même. Singulier en toutes choses, et seul à qui on peut dire : O Seigneur ! qui est semblable à vous ? profond en vos conseils, terrible en vos jugements, absolu en vos volontés, magnifique et admirable en vos œuvres. C'est ce que veut dire Tertullien par cette haute solitude en laquelle il fait consister la perfection de son être.

Le mystère de cette journée nous apprend que Dieu est sorti de cette auguste et impénétrable solitude. Quand un Dieu s'est incarné, l'Unique s'est donné des compagnons, l'Incomparable s'est fait des égaux, l'Inaccessible s'est rendu palpable à nos sens : « il a paru parmi nous, » et comme un de nous sur la terre : *Et habitavit in nobis*<sup>2</sup>.

Encore qu'il soit éloigné par tous ses divins attributs, il descend quand il lui plaît par sa honte, ou plutôt il nous élève. Il fait ce qu'il veut de ses ouvrages : et comme, quand il lui plaît, il les repousse de lui jusqu'à l'infini et jusqu'au néant, il sait aussi le moyen de les associer à lui-même d'une manière incompréhensible, au delà de ce que nous pouvons et croire et penser. Car étant infiniment bon, il est infiniment communicatif, infiniment unissant; de sorte qu'il ne faut pas s'étonner qu'il puisse unir la nature humaine à sa personne divine. Il peut élever l'homme autant qu'il lui plaît, et jusqu'à être avec lui la même personne. Et il n'y a rien en cette union qui soit indigne de lui, parce que, comme dit le grand saint Léon, « en prenant la « nature humaine, il élève ce qu'il prend, et il « ne perd point ce qu'il communique : » *Et nostra suscipiendo provehit, et sua communicando non perdit.* Par là il témoigne son amour, il exerce sa munificence et conserve sa dignité :

*Et nostra suscipiendo provehit, et sua communicando non perdit*<sup>1</sup>.

Encore plus avant; l'orgueil est la cause de notre ruine. Le genre humain est tombé par l'impulsion de Satan. Comme un grand bâtiment qu'on jette par terre, en accable un moindre sur lequel il tombe; ainsi cet esprit superbe en tombant du ciel est venu fondre sur nous, et nous a entraînés après lui dans sa ruine. Il a imprimé en nous un mouvement semblable à celui qui le précipite lui-même : *Unde cecidit, unde dejecit*<sup>2</sup>. Étant donc abattu par son propre orgueil, il nous a entraînés en nous renversant dans le même sentiment dont il est poussé. Superbes aussi bien que lui, [ nous voulons nous ] élever à Dieu avec lui. L'homme par son orgueil a voulu se faire Dieu; et pour guérir cet orgueil Dieu a voulu se faire homme.

Saint Augustin définit l'orgueil une perverse imitation de la nature divine<sup>3</sup>. [Car il y a] des choses où il est permis d'imiter Dieu. Il est vrai qu'il est excité à jalousie, lorsque l'homme se veut faire Dieu et entreprend de lui ressembler; mais il ne s'offense de toute sorte de ressemblance; au contraire, il y a de ses attributs dans lesquels il nous commande de l'imiter. Considérez sa miséricorde, dont le Psalmiste a écrit « qu'elle surpasse ses autres ouvrages<sup>4</sup>; » il nous est ordonné de nous conformer à cet admirable modèle : *Estote misericordes sicut et Pater vester misericors est*<sup>5</sup>. « Soyez miséricordieux « comme votre Père est miséricordieux. » Dieu est patient sur les pécheurs, et les invitait à se convertir, il fait luire en attendant son soleil sur eux, et prolonge le temps de leur pénitence. Il veut que nous nous montrions ses enfants, en imitant cette patience à l'égard de nos ennemis : *Ut sitis filii Patris vestri*<sup>6</sup> : « afin que vous soyez « les enfants de votre Père. » Il est saint : et encore que sa sainteté semble être entièrement incommunicable, il ne se fâche pas néanmoins que nous osions porter nos prétentions jusqu'à l'honneur de lui ressembler dans ce merveilleux attribut; au contraire, il nous le commande : *Sancti estote, quia ego sanctus sum*<sup>7</sup> : « Soyez saints, parce que je suis saint. » Ainsi vous pouvez le suivre dans sa vérité, dans sa fidélité et dans sa justice. Quelle est donc cette ressemblance qui lui cause de la jalousie? C'est que nous lui voulons ressembler dans l'honneur de l'indépendance,

<sup>1</sup> Serm. IV, de Nat. cap. III.

<sup>2</sup> S. Aug. Serm. CLXIV, n° 8, t. V, col. 788.

<sup>3</sup> De Civ. Dei, lib. XIX, cap. XII, t. VII, col. 556

<sup>4</sup> Ps. CXLIV, 9.

<sup>5</sup> Luc. VI, 36.

<sup>6</sup> Matth. V, 45.

<sup>7</sup> Levit. XI, 44.

<sup>1</sup> Exod. XV, 11.

<sup>2</sup> Joan. I, 14.

en prenant notre volonté pour loi souveraine, comme lui-même n'a point d'autre loi que sa volonté absolue. C'est là le point délicat, c'est là qu'il se montre jaloux de ses droits, et repousse avec violence tous ceux qui veulent ainsi attenter à la majesté de son empire. Soyons des dieux, il nous le permet, par l'imitation de sa sainteté, de sa justice, de sa vérité, de sa patience, de sa miséricorde toujours bienfaisante. Quand il s'agira de puissance, tenons-nous dans les bornes d'une créature, et ne portons pas nos désirs à une ressemblance si dangereuse.

Voilà, mes sœurs, la règle immuable que nous devons suivre pour imiter Dieu. Mais, ô voies corrompues des enfants d'Adam! ô étrange corruption du cœur humain! nous renversons tout l'ordre de Dieu. Nous ne voulons pas l'imiter dans les choses où il se propose pour modèle, nous entreprenons de le contrefaire dans celles où il veut être unique et inimitable, et que nous ne pouvons prétendre sans rébellion. C'est sur cette souveraine indépendance que nous osons attenter; c'est ce droit sacré et inviolable que nous affectons par une audace insensée. Car comme Dieu n'a rien au-dessus de lui qui le règle et qui le gouverne, nous voulons être aussi les arbitres souverains de notre conduite; afin qu'en secouant le joug, en rompant les rênes, et rejetant le frein du commandement, qui retient notre liberté égarée, nous ne relevions point d'une autre puissance, et soyons comme des dieux sur la terre. Et n'est-ce pas ce que Dieu lui-même reproche aux superbes, sous l'image du roi de Tyr? Ton cœur, dit-il, s'est élevé, et tu as dit: Je suis un Dieu, et tu as mis ton cœur comme le cœur d'un Dieu: » *Dedisti cor tuum quasi cor Dei*<sup>1</sup>. Tu n'as voulu ni de règle, ni de dépendance. Tu as marché sans mesure, et tu as livré ton cœur emporté à tes passions indomptées. Tu as aimé, tu as haï, selon que te poussaient tes désirs injustes; et tu as fait un funeste usage de ta liberté par une superbe transgression de toutes les lois. Ainsi notre orgueil aveugle nous remplissant de nous-mêmes, nous érige en de petits dieux. Eh bien! ô superbe, ô petit dieu, voici le grand Dieu vivant qui s'abaisse pour te confondre. L'homme se fait dieu par orgueil, et Dieu se fait homme par condescendance. L'homme s'attribue faussement la grandeur de Dieu, et Dieu prend véritablement le néant de l'homme.

Mais voici encore un nouveau secret de la miséricorde divine. Elle ne veut pas seulement confondre l'orgueil, elle a assez de condescendance pour vouloir en quelque sorte le satisfaire.

<sup>1</sup> *Ezech. xxviii, 2.*

Elle veut bien donner quelque chose à cette passion indocile qui ne se rend jamais tout à fait. L'homme avait osé aspirer à l'indépendance divine: on ne peut le contenter en ce point; le trône ne se partage pas: la majesté souveraine ne peut souffrir ni d'égal ni de compagnon. Mais voici un conseil de miséricorde qui sera capable de le satisfaire. L'homme ne peut devenir indépendant; Dieu veut bien devenir soumis. Sa souveraine grandeur ne souffre pas qu'il s'abaisse, tant qu'il demeurera dans lui-même; cette nature infiniment abondante ne refuse pas d'aller à l'emprunt, pour s'enrichir en quelque sorte par l'humilité; afin, dit saint Augustin, que l'homme « qui méprise cette vertu, qui l'appelle simplicité » et bassesse quand il la voit dans les autres « hommes, ne dédaignât pas de la pratiquer » quand il la voit dans un Dieu<sup>2</sup>.

*Et hoc vobis signum.* O homme, tu n'as fait que de vains efforts pour t'élever et te faire grand: tu peux bien t'emporter, mais non t'élever; tu peux bien t'enfler, mais non t'agrandir: viens chercher dans ce Dieu homme, dans ce Dieu enfant, dans ce Sauveur qui naît aujourd'hui, la solide élévation et la grandeur véritable.... D'où vient qu'un Dieu se fait homme? pour nous faire approcher de lui, traiter d'égal avec lui. C'est pourquoi saint Augustin attribue la cause du mystère de l'incarnation « à une bonté populaire: » *Populari quadam clementia*<sup>3</sup>. De même qu'un grand orateur plein de hautes conceptions, pour se rendre populaire et intelligible, se rabaisse par un discours simple à la capacité des esprits communs: comme un grand environné d'un éclat superbe qui étonne le simple peuple, et ne lui permet pas d'approcher, se rend populaire et familier par une facilité obligeante, qui sans affaiblir l'autorité rend la bonté accessible: ainsi la sagesse incréée, ainsi la majesté souveraine se dépouille de son éclat, de son immensité et de sa puissance, pour se communiquer aux mortels, et relever le courage et les espérances de notre nature abattue. Approchez donc, ô fidèles, de ce Dieu enfant. Tout vous est libre, tout vous est ouvert.

<sup>1</sup> *In Ps. xxxiii, Enarr. 1, n° 4, t. iv, col. 210.*

<sup>2</sup> *S. Aug. contra Acad. lib. iii, n° 42, t. 1, col. 294.*

## DEUXIÈME SERMON

## SUR LE MYSTÈRE DE LA NATIVITÉ

## DE NOTRE-SEIGNEUR,

PRÊCHE DANS L'ÉGLISE CATHÉDRALE DE MEAUX, EN 1691<sup>1</sup>.

Caractères du Messie promis. Trois sortes de contradictions auxquelles il est en butte, même parmi les chrétiens et dans l'Église.

Celui-ci, cet enfant qui vient de naître, dont les anges célèbrent la naissance, que les bergers viennent adorer dans sa crèche, que les Mages viendront bientôt rechercher des extrémités de l'Orient, que vous verrez dans quarante jours présenté au temple, et mis entre les mains du saint vieillard Siméon: « cet enfant, dis-je, est « établi pour la ruine et pour la résurrection de « plusieurs dans Israël<sup>2</sup>, » non-seulement parmi les Gentils, mais encore dans le peuple de Dieu et dans l'Église qui est le vrai Israël; « et pour « être en butte aux contradictions; et votre âme « sera percée d'une épée: » et tout cela se fera, « afin que les pensées que plusieurs tiennent ca- « chées dans leurs cœurs, soient découvertes. »

La religion est un sentiment composé de crainte et de joie: elle inspire de la terreur à l'homme, parce qu'il est pécheur; elle lui inspire de la joie, parce qu'il espère la rémission de ses péchés: elle lui inspire de la terreur, parce que Dieu est juste; et de la joie, parce qu'il est bon. Il faut que l'homme tremble et qu'il soit saisi de frayeur, lorsqu'il sent en lui-même tant de mauvaises inclinations; mais il faut qu'il se réjouisse et qu'il se console, quand il voit venir un Sauveur et un médecin pour le guérir. C'est pourquoi le Psalmiste chantait: « Réjouissez-vous « devant Dieu avec tremblement: » réjouissez-vous par rapport à lui, mais tremblez par rapport à vous; parce qu'encre que par lui-même il ne vous apporte que du bien, vos crimes et votre malice pourront peut-être l'obliger à vous faire du mal. C'est donc pour cette raison que Jésus-Christ est établi non-seulement pour la ré-

<sup>1</sup> Ce sermon n'est, à proprement parler, que l'abrégé de celui que Bossuet avait prononcé: nous ne l'avons point écrit de la main de l'auteur, mais seulement de celle de M. Ledieu, son secrétaire, à qui il le dicta après l'avoir prêché, comme nous l'apprend la note suivante, mise en tête du manuscrit. « Cette copie, faite de ma main, est l'original même du sermon « dont l'auteur n'avait rien écrit, et qu'il me dicta depuis à « Versailles en deux ou trois soirées, pour Jouarre, où il l'a- « vait promis. Il l'y envoya en effet à madame de Lusancy « Sainte-Hélène, religieuse, avec la lettre qu'il lui écrivit de « Versailles le 8 janvier 1692, la chargeant de renvoyer cet « original fait pour elle, quand elle en aurait pris copie. J'ai « la lettre parlant de cet envoi. » (*Édit. de Déforis.*)<sup>2</sup>

<sup>2</sup> *Luc. ii, 34, 35.*

<sup>3</sup> *Ps. ii, 11.*

surrection, mais encore pour la ruine de plusieurs en Israël. Et vous ne trouverez pas mauvais que j'anticipe ce discours prophétique du saint vieillard Siméon, pour vous donner une idée parfaite du mystère de Jésus-Christ qui naît aujourd'hui.

C'était un des caractères du Messie promis à nos pères d'être tout ensemble, et un sujet de consolation, et un sujet de contradiction; une pierre fondamentale sur laquelle on doit s'appuyer, et une pierre d'achoppement et de scandale contre laquelle on se heurte et on se brise. Les deux princes des apôtres nous ont appris unanimement cette vérité. Saint Paul, dans l'épître aux Romains: « Cette pierre, [dit-il], « sera pour vous une pierre de scandale; et qui- « conque croit en lui ne sera point confondu<sup>1</sup>. » Le voilà donc tout ensemble, et le fondement de l'espérance, et le sujet des contradictions du genre humain. Mais il faut encore écouter le prince des apôtres: « C'est ici, dit-il<sup>2</sup>, la pierre « de l'angle, la pierre qui soutient et qui unit « tout l'édifice; et quiconque croit en celui qui « est figuré par cette pierre, ne sera point con- « fondu. » Mais c'est aussi une pierre d'achoppement et de scandale, qui fait tomber ou qui met en pièces tout ce qui se heurte contre elle. Mais il faut que les disciples se taisent quand le maître parle lui-même. C'est Jésus-Christ qui répond aux disciples de saint Jean-Baptiste: « Bien- « heureux sont ceux, dit-il, à qui je ne suis pas « une occasion de scandale<sup>3</sup>. » Quoique je fasse tant de miracles, qui font voir au genre humain que je suis le fondement de son espérance, on est cependant trop heureux quand on ne trouve point en moi une occasion de se scandaliser: tant le genre humain est corrompu, tant les yeux sont faibles pour soutenir la lumière, tant les cœurs sont rebelles à la vérité. Et pour porter cette vérité jusqu'au premier principe, c'est Dieu même qui est primitivement en ruine et en résurrection au genre humain; car s'il est le sujet des plus grandes louanges, il est aussi en butte aux plus grands blasphèmes. Et cela c'est un effet comme naturel de sa grandeur; parce qu'il faut nécessairement que la lumière qui éclaire les yeux sains, éblouisse et confonde les yeux malades. Et Dieu permet que le genre humain se partage sur son sujet, afin que ceux qui le servent, en voyant ceux qui le blasphèment, reconnaissent la grâce qui les discerne, et lui aient l'obligation de leur soumission. C'était donc en Jésus-Christ un caractère de divinité d'être

<sup>1</sup> *Rom. ix, 33.*

<sup>2</sup> *I. Petr. ii, 6, 7.*

<sup>3</sup> *Matth. xi, 6.*